

L'ENFER SOCIAL

M. E. Lacordaire publie dans la *Revue des Revues* un intéressant article sur les victimes de la fabrication de l'*alkali* en Angleterre. Ses renseignements sont empruntés, nous dit-il, à un journal anglais, le *Pearson's*, dont un rédacteur, M. H.-R. Sherard, a visité Widnes et Sainte-Hélène, les deux principaux centres de fabrication de ce produit chimique.

Ces deux villes sont, d'abord, d'un bout de l'année à l'autre, empoisonnées d'acide sulfhydrique qui provoque continuellement des maladies inflammatoires des poumons ou des entraillures, même dans la partie de la population éloignée des fabriques. La végétation subit également l'action du gaz délétère, à ce point que ni arbres ni moissons ne se rencontrent aux abords de la cité sinistre. On devine, par là, ce que peut être le sort des ouvriers qui manipulent les matières premières.

On nous montre d'abord les *sonneurs de cloches*, « des hommes vieillis avant l'âge » qui consacrent à coups de marteau le minerai sulfureux. Ce travail est payé à raison de quatre-vingts centimes la tonne. Certains *sonneurs* arrivent à gagner 16 fr. 25 par semaine, le plus grand nombre 10 francs, soit moins de 1 fr. 60 par jour. « C'est plus dur que les travaux forcés », disait l'un d'eux, mais on est chauffé l'hiver. »

Après les *sonneurs*, viennent les hommes qui fabriquent le *gâteau de sel* par le mélange du vitriol et du sel commun surchauffé, d'où se dégage l'acide chlorhydrique à l'état gazeux. *Les ouvriers chargés de ce travail perdent toutes leurs dents en moins d'une année.* Écoutez une des dépositions recueillies : « Mes dents sont toutes parties. J'ai travaillé aux *gâteaux de sel* pendant dix-huit ans. Je gagne 24 shillings (30 francs) par semaine en travaillant aux pièces, mais il fallait pour cela travailler le dimanche. Sans cela, je n'aurais pas gagné 20 shillings (25 francs). Huit heures par jour, je reste en face de la fournaise, ruisselant de sueur à retourner le sel avec une barre de fer qui pèse 56 livres. La chaleur est si abominable que la sueur coule sans arrêt. J'ai deux torchons pour l'essuyer, l'un sèche pendant que je me sers de l'autre. Je n'ai jamais faim, car le gaz me rend malade. Mais si je m'arrêtais, je serais renvoyé. Il n'y a plus ici aucun homme de mon temps. Ils sont tous morts ou au Dépôt de mendicité. Maintenant, je ne puis plus avaler que du pain et des œufs. Mon estomac ne garde aucun aliment solide et, pour conserver un peu de force, je suis obligé de boire. »

Vous avez remarqué qu'on avait introduit dans ce chantier, pour grande réforme, la journée de huit heures. Mais, d'après M. Henler, secrétaire de l'*Union des produits chimiques*, « il faut faire en huit heures le travail de douze ». A Sainte-Hélène, un ouvrier qui exerçait son métier depuis

vingt ans fut renvoyé de l'usine pour une heure de retard.

Les *marniers* chargent la chaux et la transportent dans les réceptifs où elle est traitée par le chlore. Ce travail divers, partagé en corvées de vingt minutes, dure alternativement sept heures de jour ou quatorze heures de nuit. Les hommes portent autour de la bouche une épaisse muselière d'étoffe de façon à prévenir — dans une certaine mesure — l'imbibation des substances toxiques. Cette précaution rudimentaire ne peut arrêter qu'en partie les poussières en suspension dans l'air, et ces malheureux respirent plus ou moins lentement la mort. Tantôt la maladie rend l'ouvrier définitivement incapable de travail et il va mourir à l'hôpital, tantôt il tombe tout d'un coup foudroyé. « Il a attrapé le gaz », dit-on philosophiquement. En ce cas, il succombe le plus souvent dans la journée. L'action corrosive du gaz est telle que les vêtements bientôt tombent en lambeaux. De grosses lunettes préservent à peu près les yeux; des paquets de chiffons, les jambes et le bas-ventre. Je ne dis rien des continus accidents de brûlure par le vitriol.

Le salaire est de 2 shillings (2 fr. 50) par tonne. Le syndicat des patrons a amené ce phénomène que les salaires des ouvriers ont baissé de 50 0/0 en cinq ou six ans, tandis que le prix de vente du produit fabriqué est monté de 131 fr. 25 la tonne en 1889 à 174 francs en 1895.

N'est-ce pas déjà un miracle que ces hommes puissent vivre en général jusqu'à quarante-cinq ou cinquante ans? Seulement ce terme n'est point dépassé. J'élimine, bien entendu, tout ce qui meurt d'accident, et l'accident est en permanence dans les sections où l'on manie le chlorure de chaux. De soudains dégagements de gaz mortel tuent sur le coup tout ce qui ne prend pas la fuite à la première alarme. Les animaux empêtrés dans les brancards meurent sur place, victimes du *brouillard vert*. L'homme qui manquerait de présence d'esprit ne pourrait être sauvé.

Je n'ai pas à passer en revue la liste des maladies les plus fréquentes observées par les médecins de Widnes et de Sainte-Hélène. On peut dire d'une façon générale que tous les organes sont en même temps attaqués. L'ineurie ajoute au mal. En hiver, les bâtiments mal clos et mal couverts lancent des douches d'air glacé sur les ouvriers des chaudières. « Pendant le travail, disait un de ces malheureux, j'ai la moitié du corps en enfer et l'autre au pôle nord. » Allez donc parler d'hygiène à ces gens! Jamais d'appétit. Il faut que la nécessité de manger les oblige à surmonter le dégoût de la nourriture. En revanche, ils ont toujours soif, et ils boivent sans mesure. « Ils ne sauraient travailler », écrit M. Lacordaire, « s'ils n'étaient à moitié ivres. » Il y avait à l'hôpital un malade qui buvait habituellement 18 gallons (72 litres) de bière par semaine. Le docteur Bellew citait ce chiffre énorme à un ouvrier de Widnes. Celui-ci se mit à rire.

— Dix-huit gallons par semaine? Mais ça ne me suffirait pas. Il me faut vingt à trente pintes (de 10 à 15 litres) par jour. Et son rire découvrait d'affreuses gencives sans dents.

Où, ces hommes peuvent rire. Ils plaisaient de leur sort.

— Que fabrique-t-on dans cette usine? demandait un étranger à un ouvrier.

— Des squelettes, répondit l'autre. Et regardez-moi, je suis déjà à moitié fait.

— Vous n'avez, ajouta un survenant, qu'à aller au cimetière et à déterrer les morts. Avec ce qui reste d'eux, vous pouvez faire des tonnes d'*alkali* et des tonnes d'acide.

Et tous ceux qui s'étaient approchés éclatèrent de rire.

Si nous ne sommes pas de purs sauvages, il devrait y avoir une conclusion humanitaire à tirer de ces effroyables spectacles. Cette conclusion, j'ai le regret de dire que ce n'est pas M. Lacordaire qui l'a formulée. Sa remarque finale est que « ces damnés de l'enfer social en disent long sur la réalité de la prospérité de l'Angleterre ». Où l'écrivain a-t-il vu que cet état de choses fût spécial à l'Angleterre? *Enfer social*, dit-il plus justement. Eh bien! oui, c'est l'enfer de toutes les sociétés qui se proclament civilisées. L'Angleterre est prospère, très prospère au sens où on l'entend aujourd'hui. Ses vaisseaux couvrent les mers, ses enfants se répandent par troupes innombrables sur toutes les terres habitables.

Elle a accumulé, sous toutes les formes concevables, la plus grande quantité de richesses qui soit. Mais sa prospérité n'est pas faite d'autre sorte que la nôtre, et chez nous, comme chez elle, le mince vernis de civilisation recouvre d'horribles profondeurs. N'est-ce pas dans notre République qu'hier encore un ministre des finances refusait, pour obtenir un rendement supérieur de l'impôt, de mettre la Régie en demeure de fabriquer ses allumettes avec des substances inoffensives, comme on fait en d'autres pays? Que M. Lacordaire aille visiter les usines d'État de notre Régie. Le spectacle qu'il y verra ne lui sera pas moins cruel que celui des fabriques de Widnes et de Sainte-Hélène.

Il s'étonne qu'on trouve tant d'hommes pour sacrifier ainsi leur vie. Que faire? Il faut choisir entre deux morts : la faim ou l'empoisonnement. C'est ce que les économistes appellent la liberté.

D'ailleurs, comment se fait-il que nous soyons si douloureusement choqués de l'horrible consommation d'hommes dans certaines industries, quand tous les jours, sous nos yeux, l'usine vulgaire de partout étiole l'enfance, meurtrit, détruit des femmes, use en quelques années l'outil humain et jette les vieillards, les malades au pavé, sans susciter d'autre mouvement en nous que ce lâche aveu d'impuissance : « Il n'en peut être autrement. »

Il peut en être autrement. Et la preuve, c'est que les lois de fabriques ont réalisé dans cette même

Angleterre dont on parle, en Allemagne, en Suisse, en Autriche, des améliorations que nous sommes réduits à envier. Lorsque nous reculons devant la législation ouvrière des monarchies, peut-être avons-nous mauvaise grâce à les railler du mal qu'elles tolèrent encore. Imitons-les d'abord dans ce qu'elles ont fait de bien.

Pour les industries insalubres, la science fournit le moyen de combattre quelques-uns de leurs effets les plus délétères. Il faudrait commencer par l'établissement d'un ensemble de dispositions préventives et l'organisation de règlements d'hygiène draconiens sous l'œil d'une inspection permanente. Et quant aux périls que rien ne peut détourner, il est encore possible de les atténuer au moyen d'une succession d'équipes de courte corvée. Le prix du produit fabriqué pourra s'en trouver augmenté, observe-t-on. Hélas! il y a de la marge encore dans les bénéfices puisque les prix n'ont cessé de monter, tandis que les salaires baissaient de moitié. D'ailleurs, une entente internationale en vue de cette réglementation pourrait mettre tous les fabricants sur le pied d'une parfaite égalité.

Mais, pour prendre l'initiative d'une telle réforme, il ne faudrait pas que notre gouvernement refusât d'abord de supprimer une industrie meurtrière dans la seule crainte de diminuer des recettes d'impôt. La vie humaine avant l'argent, messieurs de la République!

G. CLÉMENCEAU.

(Justice, 7 septembre.)

LA MÉNAGERIE RUSSE EN VOYAGE

Les plus féroces animaux
De la grande famille humaine
Semblent de signes amicaux
Leurrer la paix européenne.
Mères de fiers gars de vingt ans,
Si vous voulez garder vos larmes,
Gardez ces produits de vos flancs
De la caserne et des gendarmes.

Quand les tigres royaux
S'entre-font patte blanche,
Pour les âpres corbeaux
C'est du pain sur la planche.

Ces tigres dont je veux parler
Ne mangent pas dans la broussaille;
Leurs fines dents ne vont perler
Qu'aux blancs Palais de la ripaille.
Au lieu de les inquiéter,
Le peuple mouton courte-vue
Pavoise et, pour mieux les fêter,
Va les encenser dans la rue.

Quand les tigres royaux...